

TALLEYRAND ET SON ENTOURAGE

A LA SUITE DE LA GRANDE ARMÉE (1806-1807)
SOUVENIRS D'UN DANOIS AU SERVICE DE LA FRANCE,
TRADUITS PAR E.-G. LEDOS¹.

[Première partie.]

Dans le dernier semestre de 1806 éclata la guerre avec la Prusse. On savait que le ministre devait suivre le quartier général de l'Empereur et avec lui quelques membres seulement des différents bureaux. Mon collègue Henrichs² était tout joyeux, pleinement convaincu qu'il serait du nombre, ce que je croyais aussi. Il vint plus d'une fois le jour me trouver dans mon cabinet et s'entretint avec moi des avantages qu'il attendait de ce prochain voyage; et quand je vins le voir, je vis sa table chargée de paquets empilés, dont des amis, me dit-il, l'avaient chargé pour l'Allemagne; il était si accablé de commissions qu'il ne savait comment il y pourrait faire face. Mais qu'arriva-t-il? Je fus un jour appelé dans le cabinet du ministre, qui me dit de me préparer au voyage, fixé pour quelques jours plus tard. Je sentis de suite combien cette décision affligerait profondément ce pauvre Henrichs et blesserait son amour-propre. Ma première pensée fut cependant une grande satisfaction des avantages que je retirerais de ce voyage; mais ensuite je crus de mon devoir de faire une remarque qui avait peut-être échappé au ministre et qui, une

1. Les pages qui suivent forment les chapitres VI et VII des *Souvenirs de ma vie politique, sociale et littéraire en France (Erindringer af min politiske, selskabelige og litterære Vandrel i Frankrig)*, publiés en 1830 à Christiania, chez P.-J. Hoppe, par Peter Andreas Heiberg, qui n'ont guère été connus et encore moins utilisés en France. Né à Vordingborg le 16 novembre 1758 de parents norvégiens, auteur de comédies qui eurent du succès, Heiberg était doué d'un talent satirique qu'il exerça assez cruellement contre le gouvernement danois pour que celui-ci se vengeât en l'exilant (24 décembre 1799). C'est alors qu'il vint en France, attiré par les idées libérales et révolutionnaires. Il entra, grâce à l'influence de Durant de Mareuil et à sa remarquable connaissance des langues étrangères, au bureau des traducteurs du ministère des Affaires étrangères, en devint chef un moment (1815), mais fut mis à la retraite dès l'année suivante; il continua de vivre à Paris et mourut le 30 avril 1841.

2. Henrichs (Hermann), né à Brême le 10 janvier 1763, mort à une date que je n'ai pu préciser, officier hanovrien au service de la compagnie anglaise des Indes orientales à Madras de 1781 à 1793, auteur anonyme d'un *Aperçu statistique sur l'électorat de Hanovre*, en même temps qu'attaché au bureau des traductions, dirigea de 1798 à 1805 une librairie rue de la Loi (aujourd'hui de Richelieu).

E.-G. Ledos. Mémoires et Documents.

fois son attention attirée, était capable de changer sa détermination. Je lui demandai si l'important travail relatif aux livres d'église luthériens dont il m'avait récemment chargé pouvait être mis de côté. « Cela n'offre aucune presse, me répondit-il, et peut attendre notre retour. Allez et faites vos préparatifs. » Je n'oublierai jamais l'abattement du pauvre Henrichs quand je lui donnai cette information avec tous les détails. Ce qui est advenu de ses paquets et de ses commissions, je n'en ai jamais rien su.

Ce qui m'avait le plus gagné la faveur du ministre Talleyrand, si je ne me trompe, était un travail entrepris de ma propre initiative et sans qu'il m'eût été prescrit par personne. Je dressai un tableau chronologique de tout ce qui s'était passé de remarquable en Europe et particulièrement en France pendant l'année 1805. Le ministre, après avoir examiné ce tableau, me fit l'honneur de me dire qu'il le trouvait fort bien fait et tout à fait utile et commode. J'en fis de semblables pour les années 1806 et 1807. Mais alors Talleyrand quitta le ministère¹ et je cessai mon travail, ne sachant si son successeur y trouverait ou non quelque utilité. J'eus d'ailleurs, comme on l'apprendra par la suite et comme on l'a déjà vu, divers autres travaux assez longs qui prenaient tout le temps que me laissaient mes occupations journalières.

Ce n'est qu'en octobre que je quittai Paris, en compagnie de trois de mes collègues, sur un char à quatre roues, ayant sur le siège un ou deux des laquais du ministre. Les personnes qui faisaient partie de la société pour le voyage étaient M. Roux de Rochelle², chef de la division politique du Midi, qui devint envoyé français à Hambourg³, connu comme auteur d'un poème épique : *la Byzanciade*⁴ qui, sans être un chef-d'œuvre est bien supérieur aux deux poèmes sus-mentionnés de M. Dorion; M. Durant Saint-André, frère du baron Durant de Mareuil, dont il a été déjà question, sous-chef à l'époque de la division politique du Nord et depuis consul à Philadelphie⁵; enfin M. Challaye, alors

1. En août 1807.

2. Roux de Rochelle (Jean-Baptiste-Gaspard), 1762-1849.

3. En 1826, comme ministre plénipotentiaire. Il alla plus tard aux États-Unis (1830). Ces séjours lui fournirent l'occasion de rédiger pour l'*Univers pittoresque*, le volume sur *Les villes anséatiques*, et celui sur l'*Histoire des États-Unis*.

4. *Byzanciade*, Paris, Firmin-Didot, 1822, in-8. Roux de Rochelle est encore l'auteur d'autres poèmes, d'œuvres dramatiques et de poésies diverses.

5. Ce n'est pas à Philadelphie, mais à Washington que Durant Saint-André remplit les fonctions de consul (1824-1831). Esprit-André Durant, dit Saint-André (c'est le 29 août 1859 seulement qu'il fut autorisé légalement à joindre ce nom au sien), 19 mai 1777-12 mars 1860, entra en l'an VI au ministère des Relations extérieures, devint sous-chef à la deuxième division le 23 septembre 1802, y resta jusqu'en 1812 et passa ensuite dans les consulats. Il fut nommé consul général en 1814. Après avoir quitté Washington, il alla à Londres. Il fut nommé baron le 25 octobre 1847.

Talleyrand et son entourage (1806-1807).

copiste ou, selon l'expression du langage administratif français, expéditionnaire, actuellement consul général de France à Madrid¹.

Le voyage se fit sans arrêt jusqu'à Mayence, où nous avions ordre d'attendre le ministre. Nous descendîmes dans une maison qui, par les soins du préfet, était destinée à lui servir de logement, à lui et à sa suite; ce préfet était M. Jean Bon Saint-André², connu comme membre de la Convention et depuis consul français en Syrie; j'aurai occasion par la suite de revenir sur son compte.

Le lendemain, le ministre Talleyrand arriva, avec le reste du personnel, composé du comte Labesnardière³, chef de la division politique du Nord, et de trois jeunes hommes, secrétaires de la main du ministre, sans compter le valet de chambre, le cuisinier et quatre ou cinq autres domestiques.

Dès le premier jour, j'eus l'occasion de voir avec quelle finesse Talleyrand sait donner à ses subordonnés des leçons, voire des réprimandes, sans froisser le moins du monde leur amour-propre, mais de manière à provoquer jusque chez l'intéressé le sourire et même un franc rire. Le susdit M. Roux, homme très honorable, sympathique et bienveillant, avait la faiblesse, dans ses projets de dépêches, de courir après un langage élégant et de jolies phrases, au détriment parfois d'une qualité plus essentielle : la clarté, tandis que le ministre estimait particulièrement la rédaction de M. Labesnardière, qui savait joindre merveilleusement la concision à la clarté. Après le repas, auquel aucun étranger n'avait été invité, nous étions tous réunis au salon et nous causions de choses indifférentes et, l'on peut dire, insignifiantes. Je ne me souviens pas de ce qui amena sur les lèvres de l'un des interlocuteurs les mots de zèle administratif et d'empressement. Talleyrand saisit l'occasion et dit : « J'entends parler de zèle et d'empressement, je tiens que ces deux qualités doivent être en rapport inverse de l'importance du poste que l'on revêt. Par exemple, en qualité de ministre, il ne me convient pas d'avoir de l'empressement. Vous, M. Roux, comme chef de division, vous ne devez pas avoir beaucoup de cette qualité, mais seulement un peu plus que moi. Vous, M. Challaye, en qualité d'expéditionnaire, il

1. Challaye, qui appartenait à une famille du Forez et était allié à Durant de Mareuil, fut consul de France à Madrid, de 1826 à 1830. Il fut ensuite plusieurs années consul à Smyrne.

2. Jeanbon (André), dit Jean Bon Saint-André, 22 février 1749-12 décembre 1813, est le fameux conventionnel. Il fut préfet de Mayence de l'an X jusqu'à sa mort. Dans ce début du XIX^e siècle où le calembour faisait fureur, on a prétendu que c'était à cause de son nom que Bonaparte l'envoya à Mayence.

3. La Besnardière (Jean-Baptiste de Gorey de), 1^{er} octobre 1765-30 avril 1843, ancien oratorien, l'un des secrétaires les plus appréciés de Talleyrand, sous-chef du bureau des consulats (an VIII), chef de la 2^e division (1806), de la 1^{re} (1808-1818), créé comte par Louis XVIII le 20 novembre 1816.

E.-G. Ledos. Mémoires et Documents.

vous en faut davantage; un garçon de bureau n'en aura jamais trop. » Là-dessus il y eut un rire général, auquel M. Roux s'associa bien qu'il sentit probablement que la leçon s'adressait à lui.

Le même soir, le ministre nous dit : « Vous êtes en voyage et l'on ne peut exiger que vous portiez avec vous toute une garde-robe; je vous autorise donc à vous mettre à table bottés, dans quelque compagnie que je vous aie invités. De même, pour échapper à une étiquette mesquine et pénible, je veux, qu'au lieu de me donner du Monseigneur, vous m'appeliez tout simplement Monsieur; il en suit que vous en userez de même avec toute autre personne sans égard à son rang, à moins que ce ne soit un personnage d'une condition supérieure à la mienne. » Ce dernier cas ne se produisit qu'une fois dans toute la campagne, et ce fut avec le Kronprinz, actuellement roi de Bavière, dont je parlerai par la suite.

A Mayence je vis le prince primat (Dalberg)¹ qui d'na une fois ou deux chez le ministre. C'était un homme particulièrement poli et aimable, pas du tout oreillard, comme une foule d'autres prêtres catholiques. Il badinait parfois sur un ton qui, tout en demeurant fort bienséant, ne portait pas la marque de l'état auquel il appartenait. Je le revis plus tard à Erfurt, mais pas d'aussi près que cette fois. Il sera nommé encore dans la suite. Je passe sous silence diverses autres personnes plus ou moins importantes qui furent à Mayence les hôtes du ministre, mais dont je n'ai rien à dire qui puisse intéresser le lecteur.

Nous demeurâmes là jusqu'après la bataille d'Iéna, c'est-à-dire jusqu'après le 14 octobre. Le lendemain il vint du quartier général un courrier, avec une relation de cette remarquable bataille et l'ordre au ministre de partir et de se rapprocher de Berlin. Étant de toute la société le seul à parler l'allemand, je fus chargé de partir en avant pour m'assurer de la sécurité des routes. On me donna une petite voiture légère, mais couverte, qui n'avait besoin comme équipage que de deux chevaux; et je me mis en voyage, pourvu d'un ordre écrit à tous les maîtres de poste de me fournir des chevaux, contre paiement, préféralement à tout autre voyageur.

Rien de remarquable ne survint, avant mon arrivée à Suhlingen, relai du pays de Fulda. J'étais descendu de voiture pour parler au maître de poste et justifier de mon droit à prendre des chevaux que j'obtins d'ailleurs aussitôt. Pendant qu'on attelait les chevaux, je fus interpellé par trois personnages à moi inconnus, mais dont l'un ou l'autre pouvait m'avoir connu, car ils me nommèrent par mon nom et me parlèrent en

1. Dalberg (Carl Theodor Anton Maria von), 8 février 1744-10 février 1817. Prince primat depuis 1803. Sur l'œuvre et la personne de Dalberg qui « n'était pas un prêtre; savait-il même ce que c'était? », on peut lire les pages sévères de M. G. Goyau, *L'Allemagne religieuse, le catholicisme*, t. I, p. 100 et suiv.

Talleyrand et son entourage (1806-1807).

danois. C'étaient MM. Broendsted¹, Koss² et Oehlenschläger⁵, qui songeaient à aller à Paris, mais se trouvaient, avec la diligence où ils voyageaient, retenus à Suhlingen, en vertu des mesures générales prises comme il a été dit. Cette rencontre, très agréable pour moi, fut brusquement interrompue; car, dès que les chevaux furent attelés, je remontai en voiture et partis. On m'a dit depuis qu'ils avaient été fâchés que je n'eusse point négligé mes devoirs pour passer une paire d'heures à causer avec eux. Leur conduite postérieure à mon endroit semble changer cette opposition en certitude⁶.

* Je suis incertain si le père de ce personnage qui, comme conseiller de finance, a bien mérité du Danemark en y introduisant la loterie à numéros, ne s'appelait pas Koes et non Koss³. S'il en était ainsi, je devrais faire amende honorable au chargé d'affaires actuel à Paris⁴, que j'ai pris pour un fils ou un proche parent du conseiller de finance. M. Koss me pardonnera sûrement de rectifier mon erreur; car il est indubitablement assez chargé de ses propres mérites sans avoir besoin qu'on y ajoute ceux d'une autre famille (Note de Heiberg).

1. Broendsted (Peter Oluf), 17 novembre 1780-26 juin 1842, célèbre archéologue danois, qui devint en 1832 directeur du Cabinet des monnaies et médailles de Copenhague. Son ouvrage le plus connu est son *Voyage dans la Grèce* qu'il publia en français et à Paris, chez Firmin-Didot, 1826-1830, 2 vol. in-8°. Ami intime de Koës, il avait épousé sa sœur en 1806.

2. Koës (Georg Heinrich Carl), 14 janvier 1782-6 septembre 1811, philologue danois, auteur notamment d'un lexique grec-allemand d'Homère qu'il dédia à Wolf. Il mourut à Zante au cours du voyage en Grèce entrepris avec Broendsted.

3°. Koës (Georg Ditlev Frederik), 12 mars 1731-5 février 1804. Il était directeur de la Banque royale de Prusse, quand l'idée lui vint en 1768 d'établir la loterie en Danemark. Il obtint un privilège pour cet établissement en 1771 et réussit tellement bien qu'il fut nommé en 1773 conseiller de finance.

4°. Koss (Joseph Albrecht Friderich Christopher von), 4 mars 1787-18 janvier 1858, Il était depuis 1816 secrétaire de légation à Vienne, quand il fut appelé en 1828 à remplir les mêmes fonctions à Paris. Chargé d'affaires dans cette capitale à diverses reprises, il eut définitivement en 1836 la direction de la légation et y demeura jusqu'en 1845.

5. Oehlenschläger (Adam Gottlob), 14 novembre 1729-20 janvier 1850. C'est le célèbre poète et auteur dramatique danois, qui devint en 1809 professeur à l'Université de Copenhague. Il séjourna à Paris de 1806 à 1808, et il y revint quelques années plus tard.

6. Oehlenschläger, dans un ouvrage qui a été publié en Allemagne et en allemand au lendemain de sa mort (*Meine Lebenserinnerungen*, Leipzig, G.-B. Lorck, 1850, 4 vol. in-8), donne le récit suivant de cet incident (t. IV, p. 102-103) : « Dans une petite ville frontière allemande nous dûmes (Koës, Broendsted et lui-même) attendre quelques heures des chevaux frais; la chose était difficile à cause du passage dans la ville de Talleyrand, qui se rendait à Berlin pour y mettre en ordre l'Allemagne du Nord destinée à être traitée en province conquise. En regardant à la fenêtre, je dis, non sans surprise, à Broendsted : « Si mes yeux ne me trompent, voilà dans la rue Peter Andreas Heiberg ». C'était bien vrai. P. A. Heiberg était de la suite de Talleyrand. J'étais heureux de m'entretenir une fois avec cet homme de talent, dont la verve comique m'avait souvent amusé; comme écrivain politique je ne le connaissais guère. Je vins amicalement à sa rencontre; mais son accueil fut froid, et je remarquai de suite que nous ne sympathisions pas. Au point de vue esthétique comme au point de vue politique, il était du côté français du Rhin, moi du côté allemand. Dix ans plus tard, je conversai parfois avec lui à Paris. Dans la *Revue*

E.-G. Ledos. Mémoires et Documents,

Je prie le lecteur de m'excuser d'interrompre ici le récit de mon voyage et de faire une courte digression pour ce qui me reste à dire de ces messieurs, sur lesquels je n'aurai plus à revenir dans la suite.

Quand à la fin du mois de juillet suivant, après la paix de Tilsit, je fus de retour à Paris, ils étaient établis dans cette ville; je ne les rencontrai qu'une fois, par hasard, dans une soirée chez M. Grégoire¹, où, je le suppose, ils avaient été introduits par M. Guillaume², secrétaire de la légation danoise, mort quelques années après. Ils étaient tous les quatre près de la porte et presque isolés du reste de la société et avant que j'en susse rien, ils étaient tous partis. La générale Laharpe³, qui était en visite chez Grégoire avec son mari, me demanda après leur départ si nous ne nous connaissions pas. Je répondis que si, mais qu'étant en compagnie d'un diplomate danois, ils n'avaient probablement pas voulu laisser voir qu'ils me connaissaient, et que la discrétion et la délicatesse ne m'avaient pas permis, pour la même raison, de les compromettre, ce qu'ils auraient estimé peut-être le cas s'ils m'avaient honoré d'un salut.

Broendsted et Koss partirent peu après pour la Grèce, où ce dernier mourut. Je n'ai rien de plus à dire sur son compte.

Quelques années plus tard, Broendsted revint à Paris. Un jour j'entrai dans un café où je savais que se réunissaient quelques officiers de la marine danoise, après dîner, pour prendre leur café. Je les trouvai et m'assis à leur table pour causer avec eux. Peu après je remarquai parmi eux un personnage qui témoignait nettement qu'il comprenait la conversation, mais qui ne disait pas un mot. Ne sachant pas Broendsted à Paris, et ne l'ayant guère vu que dans deux occasions fugitives, il ne me vint pas du tout à l'esprit que c'était lui, mais je jouai à son égard le même rôle muet qu'il semblait vouloir jouer avec moi. Le lendemain, un des officiers de marine me dit, sur la question que je lui posai, que ce personnage muet n'était autre que M. Broendsted. Il partit peu après pour Rome où il prétend avoir été diplomate. C'est d'ailleurs une vérité incontestable que la cour de Rome ne lui a jamais reconnu aucun caractère diplomatique, bien qu'il puisse avoir été reconnu ou plutôt recommandé à quelque autre titre. Jamais je n'ai vu son nom cité, à titre diplomatique,

encyclopédique, il m'a plus tard critiqué souvent. Dans la préface de son *Théâtre danois*, il dit que j'ai rabaisé son talent dramatique, ce qui n'est pas exact. Au contraire j'ai souvent discuté avec lui sur la réalité de son talent comique qu'il contestait. »

1. Le fameux évêque de Blois, sur le salon duquel Heiberg donne quelques détails dans une autre partie de ses souvenirs.

2. Guillaume (le major Alexander Henrich). Il fut nommé chevalier du Danebrog le 28 janvier 1812 et dut mourir avant 1818, car il ne figure plus à cette date dans l'*Hof- og statscalender*.

3. La femme de Frédéric-César de Laharpe, 6 avril 1754-1838, l'ancien gouverneur d'Alexandre I^{er} de Russie, qui depuis 1798 vivait dans la retraite au Plessis-Piquet.

Talleyrand et son entourage (1806-1807).

dans aucun almanach de l'État danois, où l'on trouve cependant même les noms des consuls danois, bien qu'ils ne comptent pas parmi les diplomates. Il prétend, dit-on, être diplomate parce qu'il avait le titre d'agent de la cour¹; mais, outre que les agents de la cour ne sont pas plus des diplomates que les consuls, on pourrait tout aussi bien, au compte de M. Broendsted, ranger parmi les diplomates tous les sujets présents ou passés de S. M. danoise qui ont été honorés de ce titre, qu'ils aient été orfèvres à Copenhague ou marchands de poisson à Bergen.

Actuellement M. Broendsted est à Paris pour la troisième fois sans que je l'aie vu, ce dont je ne saurais guère m'étonner, ayant si complètement oublié son visage que je pourrais le rencontrer cent fois sans le reconnaître. Il travaille à un luxueux ouvrage sur la Grèce², qu'il songe à publier. Un de mes amis, qui en connaît quelque chose, en parle avec éloge, mais non sans observer qu'il aurait été bien plus important s'il avait vu le jour il y a treize ans, car actuellement on sait presque tout ce qu'il pourra contenir. Une autre de mes connaissances m'a dit que M. Broendsted l'avait prié de lui recommander un bon lithographe. « Mais, aurait-il ajouté, il faut que ce soit un homme sûr, car je dois vous dire que je suis conseiller d'État danois et par suite responsable. » On voit par là que dans les États de la monarchie danoise la responsabilité a une tout autre étendue que dans aucun pays d'Europe.

Oehlschläger revint aussi une autre fois à Paris, quelques années plus tard et il se passa un assez long temps sans que nous nous rencontrions ou nous voyions. Enfin un jour qu'après dîner j'étais dans un café du Palais-Royal, il y entra. Il jeta les yeux sur moi et me fit l'honneur de s'asseoir à mes côtés. Nous causâmes de choses indifférentes et quand nous eûmes bu notre café, il me proposa de faire un tour dans le jardin. Après un ou deux tours de promenade, il me demanda si j'avais lu *l'Autel de Freya*³. Je lui répondis que non : « Dans ce cas, me dit-il, je serai heureux de vous en prêter un exemplaire que j'ai sur moi ». Cela me montra que je ne pourrais éviter de lui dire mon sentiment de cette pièce; aussi lui avouai-je simplement que je ne l'avais pas encore lue, mais que j'en possédais un exemplaire. Là-dessus il reprit en plaisantant : « Eh! bien quelle opinion en avez-vous? — Mon opinion, lui répondis-je, est que le comique n'est pas votre fait et je crois que vous feriez bien de vous en tenir exclusivement au genre sérieux et tragique. — Tout cela,

1. C'est le 1^{er} janvier 1819 que Broensted vint à Rome comme agent de la cour danoise auprès du Saint-Siège. Comme le dit Heiberg, son nom ne figure pas dans *l'Hof- og statscalender*.

2. C'est l'ouvrage mentionné dans la note 9, et pour la publication duquel Broendsted séjourna à Paris de 1825 à 1830.

3. *Freyas alter*. Freya est la déesse de l'amour.

E.-G. Ledos. Mémoires et Documents.

s'écria-t-il avec vivacité, c'est parce que vous avez écrit des comédies et que vous ne voulez pas que personne aille sur vos brisées. — Vous me faites tort, M. Oehlenschläger, lui répondis-je froidement; car, si vous avez lu mon propre jugement sur mon théâtre, jugement écrit et sous les yeux du public¹, je suis sûr qu'en bonne conscience vous ne le condamneriez pas plus sévèrement que je ne l'ai fait². » Un moment après il me salua et s'en alla. Depuis je ne l'ai plus guère revu.

J'ai récemment lu deux pièces représentées sur le théâtre royal de Copenhague et qui me semblent avoir un fort air de famille avec *l'Autel de Freya*. Elles sont intitulées : *Les Galanteries des noces d'or* et *Le Distillateur*³. M. Oehlenschläger en étant l'auteur, je comprends fort bien que la direction, en considération des mérites réels de cet homme dans une autre branche de la littérature dramatique, n'ait pas cru pouvoir se dérober à les accepter. Si ces pièces avaient d'autres auteurs, je ne comprendrais pas que la direction du théâtre ait pu les faire exécuter.

1. Dans le tome IV de son Théâtre complet (*Samlede skuespil*), que je cite d'après la deuxième édition (Kioebenhavn, Dorothea Schultz, 1819, in-8, p. 282), Heiberg dit : « Mon talent réel, si j'en ai quelqu'un, est tout à fait différent de celui qu'on demande à un auteur dramatique. Cette pensée a été depuis longtemps et est encore si vive en moi, que je n'ai pas le moins du monde été froissé ni surpris d'entendre un des poètes favoris du Danemark me dire, il y a trois ou quatre ans, avec une franchise peu ordinaire, qu'il ne m'avait jamais trouvé aucun talent pour la comédie ». On a vu (p. 199, note 6) que Oehlenschläger prétend le contraire. L'opinion générale a été moins sévère pour Heiberg et lui accorde de grandes qualités théâtrales. Il a écrit ailleurs qu'à son sens il n'existait que trois auteurs vraiment comiques, Plaute, Molière et Holberg. La publication des trois premiers volumes du théâtre de Heiberg remonte à 1806. Il dit lui-même dans l'épilogue ci-dessus cité de son tome IV que ce qui a interrompu cette publication était le grand travail dont il avait été chargé sur l'état civil des luthériens de Paris.

2. Sur cet incident, voir ci-dessus p. 199, note 6. — À diverses reprises, dans la *Revue encyclopédique*, Heiberg a exprimé son sentiment sur Oehlenschläger. Nous en citerons deux fragments : t. XIV (1822), p. 573-575, à propos de la rivalité entre Baggesen et Oehlenschläger, il dit : « M. Oehlenschläger... fonde la réputation colossale que son parti veut lui donner presque exclusivement sur ses tragédies, plus ou moins bonnes.... Il a rangé sous sa bannière la jeunesse, toujours vive et ardente, qui admire avec raison son génie extraordinaire et sa brillante imagination.... Peut-être la nature a-t-elle donné au premier (Oehlenschläger) un génie plus vaste, mais ce champ fertile est mal cultivé et les traces de mauvais goût que l'on rencontre dans ses ouvrages prouvent que les bonnes études lui manquent.... On trouve souvent et presque partout dans ses ouvrages des pensées fortes et nobles mais rarement ce qui mérite le nom d'esprit; et cependant il a le malheur de croire qu'il en possède beaucoup. » T. XXVIII (1825), p. 105 : « Le talent de M. Oehlenschläger est exclusivement propre au genre noble et sérieux et... le comique et la bonne plaisanterie ne sont pas dans ses attributions. » On trouvera peut-être dans ces jugements la confirmation de la remarque faite par Oehlenschläger lui-même que son esthétique était germanique, tandis que celle de Heiberg était française.

3. *Guldbryllupsfriererne* et *Destillateuren eller de anonyme Elskere*. Ces deux vaudevilles anonymes ne figurent pas dans les œuvres d'Oehlenschläger. On les attribue généralement à un ecclésiastique, qui se fit un nom comme pasteur, Peter Tetens Hald (1802-1864). La première eut huit représentations et la seconde cinq.

Talleyrand et son entourage (1806-1807).

Et quelle opinion aurais-je du goût du public copenhagois si ces misères avaient eu des succès à la représentation!

Je reviens à la suite de mon voyage.

Au milieu de la nuit, j'arrivai à Fulda, dont le maréchal Mortier¹ était gouverneur et habitait au château. Je m'y fis conduire et priai un domestique de m'annoncer. On me répondit que le général dormait; j'insistai sur la nécessité de le réveiller parce que je venais chargé d'un message du ministre Talleyrand, mais que ma mission était de telle nature qu'il pouvait me répondre d'un seul mot s'il voulait seulement m'autoriser à venir dans sa chambre, ce qui lui éviterait le désagrément de se lever. Le serviteur fit la commission et revint aussitôt, me disant que le général allait venir à l'instant. Il s'en alla, après m'avoir laissé seul dans une salle extraordinairement vaste, remarquable surtout par sa longueur démesurée éclairée seulement d'une pauvre petite lampe qui ne perçait que faiblement l'obscurité. Peu après, la solennité de cette scène nocturne fut augmentée par le bruit d'une paire de sabres qui traînaient sur le plancher de la pièce voisine. La porte s'ouvrit, et le général, d'une stature invraisemblable, entra, en grand uniforme, sur la tête le chapeau, orné d'une longue plume, qui l'obligea de se courber un peu pour passer sous la porte qui cependant n'était point basse. Il était suivi d'un aide de camp, également en grand uniforme. J'exposai mon message et demandai au général si l'on pouvait en toute sécurité traverser le champ de bataille d'Iéna et pousser de là sur Berlin ou si j'avais besoin d'une escorte. Il me répondit que je n'avais aucun danger à craindre jusqu'à Erfurt et qu'il en donnerait lui-même l'assurance au ministre dans une lettre. Mais il ajouta qu'il me faudrait à Erfurt prendre des informations plus précises auprès du gouverneur, le général Clarke², sur ce qui concernait la suite du voyage jusqu'à Berlin. Là-dessus, je fis au maréchal Mortier mon compliment d'adieu et une demi-heure plus tard j'étais en voiture et poursuivais ma route. Sur le champ de bataille d'Iéna gisaient en foule les cadavres, tant d'hommes que de chevaux, qu'on n'avait pas encore eu le temps d'enterrer. Sauf ce spectacle rebutant, j'arrivai heureusement à Erfurt sans le moindre incident.

J'avais ordre d'y attendre le ministre qui arriva deux jours après. J'y renouai, d'une manière inattendue et très agréable, une vieille relation avec un homme que je n'avais pas vu depuis vingt-deux ans, et dont je n'avais peut-être pas entendu prononcer une fois le nom dans tout

1. Mortier (Edouard-Adolphe-Casimir-Joseph), 13 février 1768-28 juillet 1835. C'est en 1808 (2 juillet) qu'il fut nommé duc de Trévise. Il appartient à la première promotion des maréchaux faite par Napoléon (13 mai 1804).

2. Clarke (Jacques-Guillaume), 17 octobre 1765-28 octobre 1818. Il quitta peu après le gouvernement d'Erfurt, pour prendre celui de Berlin.

E.-G. Ledos. Mémoires et Documents.

cet espace de temps. Il s'agit du conseiller de justice Buchner¹, médecin jadis de la ville de Bergen et que j'avais souvent vu et beaucoup fréquenté au temps où j'habitais cette ville. Il avait pris son congé et, avec une petite fortune bien acquise, s'était retiré à Erfurt, sa patrie, pour y finir ses jours dans le repos. J'aurai occasion par la suite de revenir sur son compte.

Erfurt, avec son district, était une des villes faisant partie de la souveraineté du prince primat. Tout y témoignait de l'esprit éclairé, libéral et humain de ce personnage. Les habitants professaient la religion catholique et je m'attendais à y trouver des cloîtres. Je ne sais combien il s'en trouvait, mais j'en visitai deux l'un d'hommes, l'autre de femmes. Dans le monastère des Bénédictins, je trouvai beaucoup d'ordre et de propreté et des visages ouverts, gais et pleins de jovialité. Ils plaisantèrent avec moi et moi avec eux, en toute convenance et sur un ton qui manifestait le contentement de leur état. A en juger par l'extérieur de trois ou quatre de ces moines, je crois que les dames d'Erfurt ne se déplaisaient pas à se trouver parfois dans leur société. Dans le couvent de Visitandines, que je visitai également, le prince primat, par une mesure tout à fait louable, avait interdit qu'aucune femme pût s'engager par vœu au-delà de deux années, après lesquelles elle était libre de quitter le couvent, ou, si elle le préférait, de renouveler ses vœux pour deux nouvelles années, et ainsi de suite jusqu'à quarante ans. Arrivée à cet âge, il lui était loisible, si elle le désirait, de renouveler ses vœux pour le reste de ses jours. Si semblable mesure était adoptée dans tous les États catholiques, les couvents de femmes serviraient à quelque chose, au lieu qu'ils sont souvent aujourd'hui la source de malheurs indescriptibles. Aussi bien vis-je dans ce monastère des visages gais, doux, qui respiraient la satisfaction. Les religieuses s'occupaient de couture et d'autres travaux manuels, moyennant salaire, pour les habitants de la ville.

Le surlendemain, comme je l'ai dit, arriva le ministre, avec le reste du personnel, et nous nous mêmes aussitôt tous ensemble sur la route de Berlin où nous arrivâmes, sans faire aucune rencontre remarquable; nous nous installâmes dans l'hôtel destiné au ministre et qui appartenait au ministre d'État prussien, le comte Haugwitz, qui avait dû le quitter à l'approche de l'armée française victorieuse, pour fuir avec la famille

1. Büchner (et non Buchner) (Andreas-Wilhelm), 23 février 1730-27 novembre 1815. Il exerça ses fonctions médicales à Bergen pendant quarante-cinq ans et c'est en récompense de ses services que la cour danoise le nomma conseiller de justice. Membre depuis 1792 de l'Académie des sciences naturelles d'Erfurt, il en devint directeur en 1807. Cette même année 1806 il publia sur la vaccination un ouvrage, résultat de ses observations et de son expérience à Bergen : *Ueber die Einimpfung der ersten natürlichen Blättern* (Erfurt, Manz, 1806, in-8).

Talleyrand et son entourage (1806-1807).

royale et une foule des fonctionnaires les plus importants, vers une province plus éloignée de la monarchie prussienne.

On a reproché à Talleyrand une foule de crimes politiques, on l'a dénoncé comme ayant inspiré à Bonaparte nombre des mesures si funestes pour l'Europe et même pour la France qui furent prises dans ces jours, ordonnées et exécutées par la volonté inébranlable du souverain français. Combien ou combien peu de ces accusations sont vraies et fondées, il ne m'est pas possible de le déterminer. Je n'ai vu de cet homme remarquable que bien peu d'actions d'assez près pour oser porter sur elles un jugement assuré. Ce n'est donc pas de ma plume qu'il peut attendre une justification, si tant est qu'elle soit possible. Ma plume d'ailleurs ne serait pas nécessaire pour cela, car certainement il a dû travailler à sa justification dans ses *Mémoires*, prêts pour l'impression, je le sais d'une manière assez sûre, et qui ne paraîtront qu'après sa mort¹. Il trouvera bien d'ailleurs aussi quelques défenseurs, comme il a trouvé, de son vivant, tant d'amers et sévères accusateurs*.

Il y a cependant un point d'une extraordinaire importance, sur lequel il m'est possible, en toute sincérité et en pleine connaissance de cause, de le justifier d'une accusation portée contre lui pendant des années par l'Europe entière, qui l'a chargé pour cela de malédictions. Cette accusation consiste à soutenir que Talleyrand fut l'inspirateur du fameux décret de Berlin², par lequel Napoléon établit le système général de blocus de presque tous les ports d'Europe et qui entraîna des conséquences extraordinairement malheureuses pour la plupart des pays, sans autre compensation que la découverte de l'art de tirer du sucre de la betterave. Le simple récit qui suit convaincra, je l'espère, le lecteur que

* On raconte qu'on lui demanda un jour s'il n'avait pas écrit ses *Mémoires* ? « Pas besoin n'est, aurait-il répondu ; je sais que mon valet de chambre et mon cuisinier travaillent à leurs *Mémoires*. » Je ne vois dans cette réponse qu'une échappatoire plaisante ; car une de mes connaissances m'a assuré les avoir recopiés de sa propre main ajoutant qu'il ne souhaiterait pas pour l'enrichir d'autre trésor que cet écrit si l'auteur voulait lui en donner le manuscrit. (Note de l'auteur.)

1. On sait la polémique soulevée par la publication en 1890 des *Mémoires* du prince de Talleyrand, dont l'authenticité, sous la forme du moins sous laquelle ils nous ont été livrés par M. de Broglie, d'après la copie de M. de Bacourt, a été si vivement discutée. Sur cette polémique, voir Maurice Tourneux, *Bibliographie de l'histoire de Paris pendant la Révolution*, t. IV (Paris, Association ouvrière, 1906, gr. in-8), n° 25471 et suiv. ; et Pierre Caron, *Bibliographie des travaux publiés de 1866 à 1897 sur l'histoire de la France* (Paris, Cornély, 1912, in-8), n° 4158. Il peut être intéressant de noter que dès 1828 ou 1829 (c'est vers cette époque qu'écrivit Heiberg), il existait une copie au moins de ces *Mémoires*. Il est regrettable que Heiberg ne nous donne pas le nom de son garant.

2. Du 21 novembre 1806.

E.-G. Ledos. Mémoires et Documents.

j'ai quelque droit à parler sur cette affaire et à donner à mes concitoyens un éclaircissement qui leur manquait sans aucun doute jusqu'ici.

Un soir vers dix heures, comme je revenais du spectacle, le portier me dit que le ministre avait donné l'ordre que tout le personnel se rassemblât dans son cabinet. Je fus le premier et je le trouvai seul. Il me dit que nous avions un travail qui nous prendrait une grande partie de la nuit. Puis il se mit à me questionner sur la comédie, sur Iffland¹ et les autres acteurs, puis il passa à d'autres sujets sans importance particulière; peu à peu arrivèrent mes collègues, et enfin M. Labesnardière, le premier par le rang comme aussi par la confiance et l'intimité de Talleyrand. Alors le ministre s'exprima en ces termes : « J'ai à vous montrer quelque chose qui vous fera dresser les cheveux sur la tête. » Il alla vers son bureau et il y prit un papier qu'il tendit à Labesnardière, en disant : « Il est dans l'usage général qu'un décret impérial s'appuie sur un rapport qui le précède et qui ait été présenté à l'Empereur par le ministre compétent. Voici au contraire un décret déjà signé par l'Empereur, qui se fonde sur un rapport encore inexistant. C'est ce décret qu'il faut rédiger et c'est votre affaire, Labesnardière, d'avoir à mettre de l'ordre dans ce désordre. Dès demain matin des courriers devront être envoyés à toutes les légations françaises pour y porter des copies, tant du rapport que du décret². »

Labesnardière alla donc à son cabinet; nous autres, nous nous assîmes autour d'une table pour transcrire des copies du décret et du rapport, quand ce dernier fut prêt et approuvé par le ministre.

Je ne sais si l'on continuera d'accuser Talleyrand de cet acte despotique et hautement impolitique, mais pour cela il faudra déclarer mon récit faux et contrové. En ce cas je n'ai rien à dire, sinon que tous ceux qui ont été les témoins et les acteurs de cette affaire sont encore vivants et que je ne crains pas qu'aucun d'entre eux m'accuse de manquer à la vérité soit dans l'ensemble, soit dans les détails de mon histoire.

Si l'on me demande maintenant quel est vraiment le père et l'auteur de ce si malheureux décret, je répondrai : ou il est né dans la propre cervelle de Bonaparte et ce n'est pas du tout invraisemblable, ou il lui a été inspiré par son mauvais génie, Maret³, connu depuis sous le nom de duc de

¹ Iffland (August-Wilhelm), 19 avril 1754-22 septembre 1814. Un des plus fameux comédiens allemands, qui se fit aussi un nom comme auteur dramatique.

² Dans ses *Mémoires*, tels que nous les avons, Talleyrand ne dit rien de son rôle dans cette affaire, mais il parle nettement de ses dissentiments avec Napoléon et de l'intention où il était dès lors de quitter le ministère des Relations extérieures, ce qui eut lieu en 1807.

³ Maret (Hugues-Bernard), 22 juillet 1763-13 mai 1839, duc de Bassano du 15 août 1809, l'un des confidents les plus intimes de Bonaparte. Sur le blocus continental, on peut voir notamment Alberto Lumbroso, *Napoleone I e l'Inghilterra* (Roma, Modè e Mendel, 1897, in-8), avec une bibliographie du sujet. M. Lumbroso

Talleyrand et son entourage (1806-1807).

Bassano, et alors secrétaire d'État. Cet homme, le juste pendant du marquis de Tuffières¹ de la comédie, est peut-être celui qui a le plus attiré de calamités sur la France; et cependant il serait de la dernière injustice de l'accuser d'agir ainsi à dessein et de propos délibéré; son dévouement à Napoléon n'était pas inspiré seulement par l'ambition, bien qu'il en eût une dose peu commune, mais aussi par une espèce de fanatisme. Il attribuait à Bonaparte une sorte de toute-puissance, capable de vaincre toutes les difficultés sans avoir à redouter des obstacles insurmontables pour sa toute-puissante volonté. Aussi est-ce une vérité incontestable que Maret, au lieu de détourner Napoléon des gigantesques entreprises dans lesquelles il s'engagea, ne fit que l'y pousser et l'y exciter. Ce Maret enfin est l'homme qui contribua le plus puissamment, sans le vouloir et sans s'en douter, à préparer à Bonaparte son exil à Sainte-Hélène et la mort prématurée qui en fut la conséquence. Ce fut Maret qui envoya un de ses émissaires nommé Fleury-Chaboulon² à l'île d'Elbe, pour lui annoncer qu'une conspiration était sur le point d'éclater contre la famille de Bourbon; que l'esprit de l'armée était tout à fait séditieux et qu'il ne lui manquait qu'un chef, en qui elle pût avoir confiance; qu'il devait se hâter s'il voulait profiter du moment favorable qui risquait de passer rapidement. Toute la terre sait le succès de cet épisode de la vie de Bonaparte: et l'on peut dire en toute vérité que c'est Maret qui a été pour la France la cause de la perte de trois milliards de francs que lui a coûtés cette dernière révolution. C'est là un nouvel exemple des malheurs que peut occasionner le fanatisme, religieux ou politique; car je n'ai aucune raison de croire que le duc de Bassano ait agi contre ses convictions ou voulu trahir sa patrie. S'il eût été un traître on ne l'eût sûrement pas laissé dans l'ombre où il se trouve, car jamais on n'entend parler de lui. Il n'est point membre de la Chambre des pairs, ni revêtu d'aucune dignité qui oblige à le nommer.

A Berlin, j'eus l'honneur, dans un dîner qui réunissait chez le ministre une cinquantaine de personnes, de me trouver à table avec le maréchal Bernadotte, alors prince de Ponte Corvo, aujourd'hui roi de Suède et de Norvège³. J'étais à table du même côté que lui, mais assez loin; aussitôt

(p. 107) a suggéré l'idée que la pensée du blocus a été inspirée à l'Empereur par Montgaillard. M. Bertin, dans une thèse de doctorat en droit sur *le Blocus continental* (Paris, impr. de L. Boyer, 1901, in-8) a repris la même thèse, sans apporter d'arguments nouveaux.

1. Le comte (et non marquis) de Tuffières est le héros du *Glorieux* de Destouches. Le duc de Bassano s'est défendu d'avoir toujours approuvé ou excité l'Empereur. Voir sur ce point l'ouvrage que lui a consacré le baron Ernouf: *Maret duc de Bassano* (2^e éd., Paris, Perrin, 1884, in-8, iv-691 p.).

2. Fleury de Chaboulon (Pierre-Alexandre-Edouard), baron de l'Empire du 17 juin 1815, 1^{er} avril 1779-28 septembre 1815. Il raconte le fait dans ses *Mémoires* (Paris, J. Murray, 1819-1820, 2 vol. in-8), sans nommer Maret.

3. Bernadotte (Jean-Baptiste-Jules), 26 janvier 1764-8 mars 1844. C'est le

E.-G. Ledos. Mémoires et Documents.

presque après le dîner, il quitta la société; et je ne me souviens pas d'avoir eul'honneur d'échanger deux paroles avec lui; elles n'auraient eu d'ailleurs, comme on pense, aucune importance. Je dois avouer aussi qu'il ne m'est pas resté le moindre souvenir des traits de son visage. Sans doute je l'aurais considéré et observé avec un peu plus d'intérêt, si j'avais pu me douter à l'époque de ce qui s'est passé près de Lutzen six ou sept ans plus tard.

Un jour je me trouvai à table à côté du ministre saxon des Affaires étrangères, le comte Bose¹. Une fois, au milieu du repas, il se mit, à ma stupéfaction, à me parler en suédois. Je ne sais comment il avait pu savoir que j'étais originaire d'un des royaumes scandinaves. Il m'expliqua ce phénomène en me disant que, dans sa jeunesse, il avait été envoyé saxon à la cour de Suède et qu'il en avait appris la langue.

Ce comte Bose était un homme de soixante-quatorze ans, sinon plus. Bonaparte, lui-même dans la force de l'âge, n'aimait point à s'entourer, pour s'occuper des affaires de l'État, de vieillards qui ne pouvaient avoir l'activité réclamée par les circonstances; et en cela certes il n'avait pas tort. Comme il avait beaucoup d'amitié pour l'électeur de Saxe — il n'était pas encore roi, il ne le devint que quelques mois plus tard, en décembre 1806² — il lui fit représenter qu'un homme de l'âge du comte Bose ne convenait pas dans un poste aussi actif que celui de ministre des Affaires étrangères. L'électeur, empressé à céder à l'empereur des Français dans toute la mesure du possible, donna au comte Bose un congé honorable avec une pension et nomma en sa place comme ministre des Affaires étrangères, un homme qui n'avait que soixante-dix ans, mais qui était sujet à des attaques d'épilepsie. Il n'agit pas ainsi par un mauvais vouloir contre le souverain français. La vraie raison en est dans l'ordre sévère introduit par l'électeur de Saxe, ordre qui en toute chose touche

5 juin 1806 qu'il avait été créé prince de Ponte Corvo. Il fut choisi le 21 août 1810 comme prince royal de Suède et prit le nom de Charles-Jean et il succéda, sous le nom de Charles XIV, à Charles XIII, mort le 5 février 1818.

1. Bose (Friedrich-Wilhelm-August-Carl von), 9 janvier 1753-9 septembre 1809. Il représenta la Suède à Stockholm de 1777 à 1786, puis devint maréchal de la cour à Dresde. Il s'est produit ici dans les souvenirs de Heiberg une confusion qui lui a fait commettre une erreur grossière. Au moment de la bataille d'Iéna, le ministre des Affaires étrangères en Saxe était Johann-Adolf Loss, 1^{er} février 1731-15 mars 1811, qui après avoir rempli les fonctions d'ambassadeur à Versailles (1774), puis de ministre de l'Intérieur (1777), avait pris en 1790 la direction des Affaires étrangères. On sait comment une dépêche de l'ambassadeur anglais Wynn, tombée entre les mains de Napoléon, pendant que Bose négociait précisément avec lui, en révélant une conversation de Loss fort peu favorable aux Français, indigna l'Empereur et conduisit l'électeur de Saxe à renvoyer son ministre brutalement et sans pension. Et c'est Bose justement, plus jeune que lui de vingt-deux ans, qui lui succéda, sur la suggestion même de Napoléon. Voir notamment sur cet épisode : André Bonnefons, *Un allié de Napoléon : Frédéric-Auguste* (Paris, Perrin, in-8), p. 186 et suiv.

2. C'est le 11 décembre 1806 que l'électeur de Saxe Frédéric-Auguste (23 décembre 1750-5 mai 1827), changea son titre d'électeur en celui de roi de Saxe.

Talleyrand et son entourage (1806-1807).

à la pédanterie. Il n'était pas un habitant de Dresde qui ne sût avec précision tout ce que faisait l'Électeur à chaque heure du jour ; à quel jour et à quelle heure il allait à sa résidence d'été de Pillnitz¹, à quel jour et à quelle heure il en revenait, sans que le temps pût jamais interrompre l'ordre une fois établi. Mais cet ordre n'en fut pas moins interrompu plus tard à diverses reprises, par l'entrevue d'Erfurt, puis par les deux visites de Napoléon à Dresde. Je suis convaincu que ces niaiseries, insignifiantes pour toute autre personne, n'en ont pas moins été ce qui lui a été le plus désagréable dans ses rapports avec Napoléon.

Combien d'ailleurs ce prince était aimé et respecté de la plupart de ses sujets, j'ai appris à le connaître dès mon premier voyage dans les États saxons. Tout ceux à qui j'en parlais étaient unanimes à le louer sous tous les rapports ; c'est tout au plus s'ils trouvaient en général un point à blâmer ou plutôt à regretter chez lui. Et cette plainte, réduite à sa véritable valeur, était qu'il payait ses dettes. Voici l'affaire : au début de chaque année, un certain nombre d'obligations d'État sortent à une espèce de loterie et le montant en est remboursé. Chacun craignait de voir sortir son numéro, car, disait-on, il est indubitable que notre argent est bien plus en sûreté entre les mains du roi qu'entre celles d'un particulier.

C'est peut-être le lieu de conter une anecdote qui montre combien le génie de Talleyrand est habile à saisir toute occasion qui se présente, quand il a dans l'idée de faire un compliment à un présent ou à un absent. Dans l'ordre chronologique, cette anecdote devrait prendre place dans le chapitre suivant. Pendant le séjour de Talleyrand à Varsovie, l'électeur de Saxe, devenu roi, y envoya un de ses aides de camp, le colonel Funck², avec une mission dont l'objet m'est inconnu. Il apportait avec lui, comme cadeau pour le ministre, une caisse contenant dix à douze bouteilles de tokai authentique. Je dis bien *authentique*, ce vin n'étant jamais mis dans le commerce, mais étant exclusivement réservé aux caves impériales à Vienne ; et l'empereur de temps en temps en fait des cadeaux à d'autres princes d'Europe³. Le colonel Funck fut invité à dîner et, à la fin du repas, on servit au dessert une ou deux bouteilles de ce vin. En versant ce nectar, le ministre toucha le fond de la bouteille et remarqua qu'il était plat, au lieu que d'autres bouteilles ont un creux qui remonte

1. Au sud-est de Dresde, sur la rive droite de l'Elbe. C'est Frédéric-Auguste qui y fixa définitivement sa résidence d'été ; il y fit d'importants travaux et embellissements et y installa un jardin botanique.

2. Funck (Karl-Wilhelm-Ferdinand von), 13 décembre 1761-10 août 1828. C'est lui qui avait servi après Iéna, où il avait été fait prisonnier, d'intermédiaire entre Napoléon et l'électeur de Saxe, auquel l'Empereur proposait une alliance. Il accompagna Bose pour les négociations, et fut chargé à diverses reprises de missions auprès de Napoléon. C'est à la suite et en récompense de ses services que l'électeur l'avait promu colonel et nommé aide de camp.

3. Heiberg se fait ici l'écho d'un préjugé qui cependant avait été déjà battu en brèche plus d'une fois, notamment dans l'*Encyclopédie* même.

E.-G. Ledos. Mémoires et Documents.

à l'intérieur et diminue d'autant le contenu. Talleyrand en prit occasion de faire un compliment au roi de Saxe : « Savez-vous bien, M. le colonel Funck, dit-il, que vos bouteilles sont de bonne foi à l'égal de votre roi ? »

Le ministre m'avait plusieurs fois parlé de l'acteur Iffland, en exprimant le désir de le voir, pas au théâtre, mais en particulier. Il me chargea de l'inviter à dîner un jour où le spectacle ne réclamerait pas sa présence ; je le fis, Iffland désigna le jour lui-même ; mais j'oubliai malheureusement de lui dire de venir en simple vêtement de ville. Cet oubli eut pour conséquence qu'il vint en habit, comme s'il devait jouer un rôle au théâtre, en cérémonie, rapière au côté et *chapeau bas* sous le bras. Comme cela d'ailleurs lui allait fort mal, il fit une drôle de figure dans la société et il me sembla que lui-même en avait le sentiment. Cela m'affligea et je lui présentai des excuses qu'il accueillit avec bienveillance. Que le ministre ait témoigné une politesse particulière à l'acteur, c'est ce que je n'ai guère besoin d'assurer. Sa politesse prévenante et délicate est chose trop universellement connue pour qu'on puisse douter qu'Iffland ait été reçu avec toute la considération possible. Je ne crois pas d'ailleurs que l'entrevue ait répondu aux espérances que, de l'un et l'autre côté peut-être, ils avaient conçues.

La grande armée française s'était dirigée sur la Pologne, ne laissant derrière elle que les quelques troupes nécessaires pour occuper les pays conquis et pour assurer, en cas de besoin, la retraite de l'armée. Le ministre avait ordre de suivre le quartier général d'aussi près que possible, sans s'exposer au danger.

Nous quittâmes Berlin au commencement de décembre pour gagner la Pologne par Francfort-sur-l'Oder.

Posen fut la première ville polonaise où nous nous arrêtâmes quelque peu. Nous y demeurâmes huit ou dix jours, jusqu'au moment où nous reçûmes avis que l'armée française était en possession sûre et paisible de la capitale.

Le décret de Berlin, ci-dessus mentionné, était un manifeste de guerre si violent contre la Grande-Bretagne, que le gouvernement de ce pays avait donné ordre à ses ambassadeurs et agents de quitter toutes les cours et résidences dont les souverains étaient en relations d'alliance ou d'amitié avec l'empereur des Français. Cette raison avait obligé l'ambassadeur anglais en Saxe à quitter Dresde. M. Dumoustier¹, dont j'ai déjà

1. Moustier (Comte Clément-Édouard de), et non Dumoustier, 2 janvier 1769-5 janvier 1830. Après avoir été mêlé aux complots royalistes, s'être engagé dans les hussards en 1802, il entra dans la diplomatie comme élève, devint secrétaire de légation à Dresde en 1801. Il épousa la fille du comte de la Forest, devint ambassadeur à Madrid en 1825, fut rappelé et devint député du Doubs.

Talleyrand et son entourage (1806-1807).

parlé, à l'époque chargé d'affaires de la France en Saxe, désireux de témoigner son zèle sans bornes au service de l'empereur Napoléon, s'était permis, aussitôt le départ de l'ambassadeur anglais, de fouiller son hôtel, et cette perquisition avait fait trouver un tas de vieux papiers poussiéreux que l'ambassadeur n'avait pas jugé bon d'emporter avec lui. Dumoustier prit possession de ces papiers, les mit dans une caisse et les apporta à Posen comme un objet précieux, pour les remettre aux mains de Talleyrand, qui à son tour me les livra pour les examiner et pour faire en cas de besoin un rapport. Je n'y trouvai rien absolument qui pût avoir le moindre intérêt. Pour ne point revenir cependant devant le ministre les mains absolument vides, je choisis un projet de dépêche de l'ambassadeur au ministère anglais, où il s'exprimait dans les termes suivants : « Ces jours-ci est arrivé le nouveau chargé d'affaires français, Dumoustier, auparavant secrétaire de légation. C'est encore, ce qui est cependant difficile, un plus grand fat que son prédécesseur. » Je vins avec cet extrait chez le ministre, chez qui justement se trouvait Dumoustier. Je l'assurai que je n'avais absolument rien trouvé dans ces papiers qui pût fournir la matière d'un extrait, bien que j'eusse cueilli cette petite note, d'ailleurs à mon avis tout à fait insignifiante. Après avoir lu cet extrait, Talleyrand le plia, le mit sur la table à côté de lui et dit en souriant : « Vous appelez cela insignifiant, cependant ce n'est pas dépourvu d'importance. » Dumoustier reçut ordre de rejoindre son poste. A-t-il reçu en outre une réprimande pour avoir gaspillé inutilement des frais de voyage, je ne le sais pas.

Dans le court temps que nous passâmes à Posen, il y arriva deux envoyés orientaux, à destination de Paris, l'un turc, l'autre persan. Ce dernier était un très bel homme ¹. Le jour qu'il dîna chez le ministre, on avait mis devant son couvert une carafe avec de la limonade, sa religion, pensait-on, lui défendant de boire du vin. Pendant le dîner, il demanda à son interprète, M. Outrey ², qui était assis à côté de lui, un verre de vinaigre. On lui apporta le verre et il le vida d'un seul trait, mais au même instant il le rejeta comme une baleine par le nez et par la bouche et je crois même par les yeux. L'on ne s'était pas figuré qu'il voulût boire

1. Riza Khan (Mirza Mehemet) fut envoyé en France, à la suite de la mission d'Amédée Jaubert en Perse. Il le retrouva à Constantinople et de là ils voyagèrent ensemble. Sur la mission de Riza Khan, qui aboutit au traité de Finckenstein du 4 mai 1807, on peut consulter notamment : Erich Joachim, *Napoleon in Finckenstein* (Berlin, Behrend, 1906, in-8), p. 137 et suiv. ; et surtout Driault (Ed.), *La Politique orientale de Napoléon* (Paris, Alcan, 1904, in-8), p. 170-185.

2. Outrey (Georges), qui était le beau-frère d'Amédée Jaubert, devint par la suite vice-consul à Bagdad (1808-1823), à Rhodes (1824-1830), à Trébizonde (1831-1832), puis consul à Trébizonde (1833-1842). Jaubert parle de lui dans la relation qu'il a publiée en 1821 de son *Voyage en Arménie et en Perse fait dans les années 1805 et 1806* (Paris, Pessart, 1821, in-8).

E.-G. Ledos. Mémoires et Documents.

ce vinaigre et l'on n'avait pas jugé utile de le prévenir que c'était du vinaigre particulièrement fort, connu à Paris sous le nom de vinaigre de maille. Je lui faisais justement vis-à-vis à table et je reçus tant sur mon visage que sur mon assiette quelques éclaboussures de sa violente éjaculation. Tout d'abord il crut qu'on l'avait voulu empoisonner; mais il finit par se rassurer et rit lui-même de l'aventure. Il s'appelait Mirza Rhiza Khan; son extérieur était agréable et à la mode orientale. Quant à l'ambassadeur turc ¹, je n'ai rien à en dire : c'était un vrai Turc et plus semblable à un bœuf qu'à un homme.

Il vint enfin un courrier de Varsovie qui nous assura que le calme régnait dans la ville et sur la route; nous pliâmes bagage et nous mîmes en voyage.

En Pologne, les chemins, partout où je me suis trouvé, étaient extrêmement mauvais; et comme il n'avait pas encore gelé, qu'il était, au contraire, tombé de fortes pluies, ils étaient par endroits presque défoncés. Les chevaux étaient petits, faibles, affamés et si harassés par les courses perpétuelles, qu'un attelage d'escargots n'aurait guère été plus mauvais. Le ministre avait choisi pour sa personne, ses trois secrétaires de la main et ses domestiques les plus nécessaires, la voiture la plus légère, et on lui avait naturellement donné les chevaux les meilleurs, ou du moins les plus passables, en sorte qu'il fut à Varsovie deux jours avant moi et mes trois collègues ci-dessus nommés, qui voyagions dans un grand chariot lourd et lourdement chargé.

Les hôtelleries, le long des routes, étaient mauvaises à l'égal des chemins, malpropres et pleines d'insectes répugnants. Comme aliments on ne pouvait nulle part obtenir rien de passable. C'est un proverbe commun que si dans une auberge de village on demande du vin, la réponse est : Nous n'en avons point. Désire-t-on de l'huile, même réponse. Veut-on de l'eau-de-vie, c'est encore le refrain : Nous n'en avons point. Réclamez de l'eau, aussitôt l'on vous dit : A l'instant; et l'on court puiser une eau bourbeuse dans un vase malpropre. L'on est donc obligé non seulement d'apporter ses provisions avec soi, mais de voyager de nuit, ce qui n'est pas commode, surtout en hiver. Il arriva une nuit que notre voiture s'arrêta dans une ornière d'où nos huit chevaux maigres, harassés, affamés ne furent pas en état de la retirer, en dépit des innombrables coups de fouet qui pleuvaient sans discontinuer sur les pauvres bêtes; et par surcroît de malheur, chaque effort des chevaux faisait rompre les traits, ce dont il ne faut pas s'étonner, leur épaisseur ne dépassant guère celle d'une faucille ordinaire. Après de longs et vains efforts, nous prîmes enfin la résolution d'envoyer un des postil-

1. Vahid Effendi (Emin). Sur sa mission, voir notamment Driault, ouvrage cité, p. 167-170.

Talleyrand et son entourage (1806-1807).

lons chez le plus prochain starost¹ pour demander assistance; nous l'obtinmes en effet et le starost vint lui-même avec deux ou trois paires de bœufs solides, qui sans grande peine nous tirèrent de l'ornière où nous étions demeurés trois à quatre heures sans pouvoir sortir de la voiture, tant la boue était profonde.

Pendant que nous étions ainsi dans la voiture, tout aux aguets, il m'arriva plus d'une fois de regretter que nous n'eussions pas comme compagnon de voyage l'amiral suédois Tersmeden², connu pour sa force extraordinaire. J'ai entendu raconter sur son compte l'anecdote suivante. Il se promenait un jour à la campagne dans la contrée qu'il habitait, quand il vit une voiture de paysan, attelée de deux méchants chevaux, presque enfoncée dans une ornière, sans que les pauvres bêtes fussent en état de la remuer. L'amiral en eut pitié et plus encore peut-être du paysan. Il détacha les chevaux de la voiture et, en témoignage de son profond mépris, il leur lança un coup de pied au derrière, puis saisissant le timon de la voiture, il la tira de l'ornière à lui seul.

J'ai eu l'occasion de faire une remarque singulière sur les paysans polonais. J'ai rencontré parmi eux beaucoup de têtes et de visages remarquables par une beauté et une douceur peu communes; et je crois qu'un peintre désireux de peindre une tête de Christ ne ferait pas mal de choisir son modèle parmi les paysans polonais. La résignation, la soumission au destin, est, avec la douceur, le trait qui m'a frappé dans ces visages plus allongés que ronds, et couronnés d'une blonde chevelure; quelques-uns se sont si fortement imprimés dans ma mémoire, qu'après plus de vingt ans ils se détachent pleins de vie devant mon imagination. L'esclavage du paysan polonais, qui pendant une suite de siècles est demeuré chez lui comme un état naturel et a marqué tout son être de son empreinte, cette condition malheureuse, mais passée en habitude, a-t-elle à la longue donné à son visage ce caractère si marqué, c'est sur quoi je ne me hasarderai pas à formuler une opinion; mais si c'était là l'effet d'un pur hasard, je me demanderais comment il se fait que ni la nature ni même la condition de l'esclavage n'ont pas donné ailleurs au paysan la même beauté caractéristique. Je n'ai pas besoin de remarquer que ce trait caractéristique n'est pas absolument général et qu'il comporte une foule d'exceptions; il n'en est pas moins vrai que dans aucun autre des pays que j'ai visités et dont j'ai comparé le peuple au peuple polonais, je n'ai été à même de rien trouver d'aussi beau ou d'analogue.

Nous arrivâmes enfin à Varsovie, quelques jours avant Noël et nous descendîmes à l'hôtel préparé pour le ministre, dans la grande et belle

1. Noble ayant reçu en fief des biens de la couronne.

2. Tersmeden (Carl), né le 23 avril 1715, mort après 1794. On vient de publier en Suède ses *Mémoires*.

E.-G. Ledos. Mémoires et Documents.

propriété qui avait appartenu à un riche et fameux banquier, Tepper ¹, assassiné quelques années auparavant sur sa porte où il prenait le frais un soir.

L'aspect de Varsovie est celui d'une ville asiatique plutôt qu'européenne ; de grands palais et de belles constructions y côtoyaient dans un désordre lyrique les plus misérables cabanes. Il s'y trouve cependant une ou deux rues larges et belles, une ou deux places ornées de beaux bâtiments qui ne dépareraient pas quelque autre ville d'Europe. Une chose essentielle manque ou du moins manquait à l'époque : c'est l'éclairage des rues. Pas de lanterne au coin des rues : on voit le soir, et assez avant dans la nuit, courir çà et là des gamins avec des lanternes à main qui offrent leur service, contre un modeste salaire, à qui veut se faire éclairer pour revenir chez soi. Il advint une fois, pendant mon séjour à Varsovie, que deux officiers, Polonais l'un et l'autre, ayant une querelle qui ne pouvait se terminer que par un duel, se rencontrèrent dans une rue écartée et payèrent un de ces gamins pour les éclairer tandis qu'ils se battaient.

C'est ici que commence proprement la période la plus intéressante de ma carrière politique hors de ma patrie et je veux m'efforcer de la rendre aussi plaisante que possible à mes lecteurs. Mais je dois préalablement les prier de bien remarquer que ce n'est pas mon dessein de leur découvrir des secrets d'État, dont d'ailleurs je ne connais pas grand chose, ou de leur raconter des faits politiques que des centaines d'autres récits ont mis sous les yeux du public, sauf dans les cas où ma connaissance des choses me met en mesure de rectifier des relations inexactes, comme j'en ai donné un exemple ci-dessus, ou quand je puis ajouter un détail généralement inconnu. Mon objet est tout autre. Ayant eu la chance de voir et de coudoyer une foule d'hommes plus ou moins célèbres ou connus, qui tous ont joué un rôle plus ou moins important sous le règne de l'empereur Napoléon, je veux chercher à caractériser chacun d'eux en rapportant une ou des anecdotes qui aident à crayonner leur portrait moral, comme le peintre fait leur portrait physique. Mais je commencerai par donner au lecteur un bref aperçu du mode de vie et de l'organisation intérieure dans la maison où nous passâmes plusieurs mois.

Le ministre avait, tous les jours sans exception, à sa table au moins vingt convives ; une foule d'ambassadeurs et d'autres personnages distingués rassemblés à Varsovie des divers points de l'Europe étaient souvent invités. Quelques-uns avaient même reçu l'invitation, une fois pour toutes, de venir quand ça leur plairait ; le ministre lui-même, si je ne me trompe, ne dina pas une fois hors de chez lui. Il emmenait avec lui son cuisinier ; et ce fut sans doute l'homme qui gagna le plus à ce voyage.

1. Tepper (Fergusson Piotr), assassiné en 1794.

Talleyrand et son entourage (1806-1807).

A Varsovie, et, je crois bien, dans toutes les villes polonaises, les Juifs jouent un rôle distingué à certains égards, mais surtout profitable¹. Toute maison riche a un Juif à son service, et c'est le Juif qui procure tout ce qu'il faut pour la cuisine, depuis le gibier jusqu'aux carottes. Le cuisinier du ministre dut se plier à cet usage pour ne point se trouver au dépourvu et le Juif s'entendit si bien avec le cuisinier, que tous deux tirèrent un profit important de cette camaraderie peu chrétienne. Un jeune homme, un des secrétaires de la main du ministre, nommé Lajonchère², demanda un jour en confidence au Juif de la maison, s'il était en état de procurer tout ce qu'on lui demanderait : « Sans doute », répondit-il. — « Même de jolies filles ? » poursuivit l'autre. — « Mais assurément », répondit froidement le Juif. « Ma fille est une très jolie fille et ma femme n'est pas laide. » Ce seul trait suffit à caractériser cette classe de Juifs polonais qui n'est en rien comparable à la classe honorable de cette race qui vit, se conduit et s'habille comme les autres nations de l'Europe; au lieu que les Juifs dont il est ici question se distinguent — et pas à leur avantage, — même par leur vêtement, qui consiste dans une longue tunique à manches, sale et souvent déguenillée, en toile noire, avec sur la tête un bonnet qu'ils ne quittent jamais, même en été. Le reste de leur habillement, bien d'accord avec cela, leur donne un aspect laid, sombre et lugubre. Aussi ne les souffre-t-on pas dans les jardins et promenades, d'où on les chasse dès qu'ils se montrent; ce qui n'aurait pas lieu s'ils s'habillaient comme le reste des hommes.

Chaque matin, à une heure déterminée, nous nous réunissions dans la chambre à coucher du ministre, pendant que son valet de chambre le peignait et achevait sa toilette. L'objet de cette réunion était de prendre ses ordres pour le travail à exécuter et aussi, quand il n'y avait rien d'important, de tuer le temps, comme on dit, en causant de choses et d'autres, rarement importantes, mais toujours agréables; car le ministre n'aimait pas être seul et voulait toujours avoir près de lui quelqu'un avec qui il pût converser. Dans une de ces occasions, il me demanda si j'avais lu les dernières feuilles anglaises arrivées et si elles ne contenaient aucune nouvelle remarquable. Rien, lui répondis-je, si ce n'est que le roi a nommé un nouveau ministre des Affaires étrangères et qu'il s'appelle

1. Sur le rôle des Juifs en Pologne, on peut voir notamment ce qu'en dit un compatriote de Heiberg, le fameux géographe Malte Brun, dans son *Tableau de la Pologne* (Paris, H. Tardieu, 1807, in-8), p. 302 et suiv.; et surtout dans la nouvelle édition de cet ouvrage publiée et augmentée par L. Chodzko (Paris, A. André, 1830, 2 vol. in-8), t. I, p. 104-132.

2. Ce La Jonchère était un de ces jeunes gens que Napoléon avait remarqués au Prytanée et qu'il en avait retirés pour en faire des élèves du ministère des Relations extérieures, pensionnés spécialement par lui. Il ne persévéra pas dans la carrière diplomatique.

E.-G. Ledos. Mémoires et Documents.

George Canning¹. Il me demanda alors mon opinion sur ce personnage; à quoi je répondis que je n'en pouvais avoir aucune, n'ayant aucune notion de sa situation ou de sa conduite antérieures. « Eh! bien, moi, répliqua le ministre, je le connais et je vous assure que c'est un homme doué des talents les plus remarquables. » Ce qui prouve que Talleyrand n'appartenait pas à cette classe de grands hommes qui se croient, du côté des connaissances et des talents, privilégiés avant tous les autres.

Notre société s'était augmentée des deux secrétaires de légation à la cour de Prusse, Caillard² et Lajard³, qui avaient dû quitter Berlin, à l'explosion de la guerre. Le secrétaire de la main du ministre, qui avait dans ses attributions la direction de la caisse, ayant eu besoin de retourner à Paris pour affaires de famille, M. Caillard prit l'administration de la caisse et du département financier. Un matin que la conversation suivait son cours, Caillard entra, ayant en mains un grand papier déployé et avec un air de possédé : « Dieu vous garde! dit le ministre, que vous prend-il donc? Vos cheveux, toujours si bien frisés, se dressent aujourd'hui deux fois trop haut. — Votre cuisinier, répondit Caillard, est un voleur sans pudeur ou il se laisse honteusement mener par le bout du nez par le Juif. Voici son compte pour la semaine dernière; il est si impudemment enflé que je n'ai pu ni voulu le régler sans autorisation. » Le ministre prit le compte, y jeta un rapide coup d'œil et dit à Caillard : « Savez-vous ce que vous avez à faire? » — La réponse fut : « Non », et le ministre s'expliqua d'un seul mot : « Payez! » — « Mais, mon Dieu! répliqua Caillard, c'est une imposture manifeste ». — « Peut-être bien, reprit Talleyrand, mais laissez-moi vous expliquer l'affaire. Je pourrais bien faire venir Chevalier — c'était le nom du cuisinier — et lui dire : Vous me trompez. Voici un chapon compté à neuf francs et pour lequel vous n'avez sûrement pas payé plus de six francs. Chevalier ôterait son bonnet de coton, s'inclinerait et répondrait : C'est vrai, mais cela ne se reproduira plus. Mais qu'arriverait-il? Le lendemain il nous servirait un

1. Canning (George), 11 avril 1770-8 août 1827. Sa nomination comme ministre des Affaires étrangères dans le ministère Portland, dont il fut l'âme, est du 25 mars 1807. Il est surprenant que Heiberg fût si ignorant du grand homme d'Etat qui avait été déjà en 1804 à la tête des affaires avec W. Pitt.

2. C'était le neveu d'Antoine-Bernard Caillard, qui fit un moment l'intérim des Affaires étrangères et qui lui-même avait été ministre de la République à Berlin. C'est sous les auspices de son oncle qu'il fut attaché en l'an VIII à la légation de Berlin. Il y acquit (1810) la croix de chevalier de la Légion d'honneur et il passa en 1811 à Madrid comme premier secrétaire; il y remplaça un moment en 1813 Laforest comme chargé d'affaires. Il alla ensuite à Naples et quitta la carrière en 1822, pour se retirer, je crois, à Dijon. Cf. Masson, *Le Département des Affaires étrangères*, p. 485.

3. Lajard (Jean-Baptiste-Félix), 30 mars 1783-19 septembre 1858. Il ne tarda pas à être attaché comme secrétaire à la mission du général Gardanne en Perse; et c'est là qu'il prit le goût des études orientales où il se distingua plus tard.